

Les spécificités de la presse algérienne (étude comparative)

Résumé

Pour traiter ce sujet, nous avons fait une analyse comparative entre des articles de la presse algérienne et de la presse française avec comme paramètre commun deux romans français: *Les Serpents*, de Pierre Bourgeade et *Lascaris d'Arabie*, de Jean Soublin, romans vus à la fois par *El-Moudjahid* et par *Le Monde*.

L'analyse du discours de presse nous a permis, d'une part, de déterminer comment les journalistes-critiques lisent les différents aspects de chacun des romans: le titre, le genre littéraire, l'histoire, l'écriture, l'auteur, et d'autre part de saisir comment est traitée l'énonciation-argumentation.

Le résultat de l'analyse dévoile que chaque journaliste-critique lit le roman selon ses propres représentations imaginaires: la lecture des Algériens du roman français se fait sous l'angle du nationalisme et de l'idéologie révolutionnaire, tandis que celle des Français sous celui du littéraire uniquement.

Dr. CHEHAD Mohamed-Salah
Faculté des Lettres et Langues
Département des Langues Etrangères
Université Mentouri
Constantine (Algérie)

ملخص

قمنا في هذا البحث بتحليل مقارنة بين مقالات الصحافة الجزائرية (*El-Moudjahid* و *Le Monde*) والصحافة الفرنسية (*Les Serpents* و *Lascaris d'Arabie*) وكانت وحدة القياس المشتركة روايتين: الثعابين (*Les Serpents*) لـ: بيار بورجاد (*Pierre Bourgeade*) و أكساريس الجزيرة العربية (*Lascaris d'Arabie*) لـ: جان سوبلان (*Jean Soublin*). يوضح تحليل الخطاب الصحفي من جهة كيف أن الصحفيين النقاد يقرؤون الجوانب المختلفة لكل رواية: العنوان،

Pour traiter ce thème, nous allons tenter, dans cet article, une comparaison entre des textes de critique littéraire prélevés à la fois dans la presse algérienne et dans la presse française (1) et se rapportant à l'année 1983, année choisie tout à fait par hasard (2). Ces comptes-rendus que nous reproduisons ci-après traitent de deux romans français: *Les Serpents*, de Pierre Bourgeade (éd. Gallimard, Paris, 1983) et *Lascaris d'Arabie*, de Jean Soublin (éd. Seuil, 1983). Ils ont été pris à deux Quotidiens: *El-Moudjahid* du 10/08/1983, p.7 (sujet signataire de l'article: A. Mabrouki) et du 11/09/1983, p.7 (sujet signataire de l'article: M.A. (3)) et *Le Monde* du 11/02/1983, p.13 (sujet signataire de l'article: Bertrand Poirot-Delpech) et du 09/12/1983, p.21 (sujet signataire de l'article: Dominique Eddé):

الصنف الأدبي، القصة، الأسلوب،
المؤلف، ومن جهة أخرى كيف كان
التبيان والحجج. والنتيجة التي وصلنا
إليها هي أن كل صحافي ناقد يقرأ
الرواية حسب تصوراته الاجتماعية
الخيالية. فقراءة الجزائريين للرواية
الفرنسية ينظر إليها من الزاوية
الوطنية والإيديولوجية والثورية، بينما
الفرنسيون يعالجون ذلك من خلال
النظرة الأدبية فقط.

Texte N°1

El-Moudjahid du 10/08/1983, p.7

Rubrique: Culture

Mémoires d'outre-guerre

A propos de *Les Serpents*,
roman de Pierre Bourgeade

La guerre de libération nationale continue à poser des dilemmes "insolubles", des doutes et des angoisses à n'en plus finir à ceux des intellectuels français qui n'avaient pas compris le sens, la justesse de la cause algérienne qui a mené au déclenchement de la lutte révolutionnaire. Et ceux-là ont hésité et

semblent aujourd'hui hésiter encore entre "la justice et (leur) mère". Camus, lui, avait choisi. Mais l'opportunisme ne l'a pas tiré d'affaire.

Le roman de Pierre Bourgeade, *Les Serpents* (éd. Gallimard, NRF, Paris, 1983) est consacré tout entier au portrait de ce type d'intellectuel. L'instituteur Albin Leblanc est appelé à servir dans l'armée coloniale. Il n'a le courage ni de refuser d'aller prêter main forte au ravage d'un pays et d'un peuple (à qui, a priori, il n'est guère hostile), ni d'assumer complètement cette expérience qui sera cruelle pour lui aussi, où la torture fait partie du passe-temps quotidien des garnisons.

Pierre Bourgeade relate ici des faits dont il a été témoin. Bourgeade est connu en France comme un grand écrivain. Il a touché à tout, avec beaucoup de talent. Au roman déjà: *Les Immortelles*, *New York Party*, *la Rose rouge*, *la Ville grise*, etc. Au théâtre: *Le Procès de Charles Baudelaire*, *Orden*, *Fragments pour Che Guevara*, *Deutsches Requiem*. A l'essai: *Bonjour, Man Ray*; *la France à l'abattoir*.

Cette chronique de guerre, c'est son témoignage. A travers le personnage d'Albin, Pierre Bourgeade lève le voile, par bribes, sur sa participation aux "événements" d'Algérie, comme disait la presse à l'époque. Il dévoile aussi les discours des officiers qu'il côtoyait, les funestes actions qu'ils accomplissaient. La reconstitution est précise, sèche. Comme le texte d'un huissier devant le tribunal. Le procès, en l'occurrence, est celui d'une certaine logique coloniale qui a refusé de tirer les leçons de Dien Bien Phu, d'hommes psychologiquement poussés, préparés avec soin, pour les meurtres, les génocides qu'ils allaient commettre, sans remords. Voici Albin devant l'officier du service psychologique: "Tueriez-vous?" demande l'officier. "Aujourd'hui, non" répond Albin. "Demain?" "Oui, demain peut-être" (page 15).

Dans *Les Serpents*, on sent que Pierre Bourgeade cherche surtout à se débarrasser d'un "poids" qui pèse lourdement sur sa conscience depuis des années. A se défaire de témoignages accablants dont il a gardé le secret. A montrer qu'il est à son tour capable de dire la vérité sur beaucoup de sang versé froidement par des officiers au bord de la folie, dont l'unique préoccupation consistait "à faire sauter la cervelle des suspects".

Lorsqu'Albin comprend enfin l'enjeu de cette guerre, il note sur son carnet: "La torture, la corvée de bois, le coup de grâce. Il est étrange de penser que ceux qui viennent ainsi d'être mis à mort sont nés quelque part par là, dans la montagne, alors que ceux qui les ont tués sont nés à des milliers de kilomètres de là, de l'autre côté de la mer".

Bien sûr, le lecteur se dit que ce livre, ce récit vient un peu tard. Mais, d'un autre côté, il n'est pas inutile que quelqu'un comme Pierre Bourgeade fasse le point sur une période qu'il a vécue, au moment où, dans son pays, se développe une fois de plus une infamante campagne raciste contre la communauté des travailleurs émigrés.

Son mérite est de prouver aux jeunes générations de Français que des choses comme la torture ont existé, bien que leurs aînés continuent à le nier. Son mérite est de décrire le trouble, l'incertitude de certains jeunes "appelés" en Algérie qui n'étaient pas tous informés des raisons de la lutte pour l'indépendance et à qui (du moins certains parmi eux) toute cette guerre paraissait insupportable, parce qu'injuste.

Les Serpents peut sans doute avoir le même rôle d'information d'éclairage, que *La Question*, le film d'Heyneman, basé sur le témoignage d'Henri Alleg. Il va (il a déjà) suscité des débats, ce qui contribue à éclaircir plus (que c'est long à venir) aux yeux de l'opinion un domaine où la mentalité raciste puise encore aujourd'hui beaucoup de ses préjugés.

En tout cas, l'œuvre de Pierre Bourgeade se lit le cœur serré. Avec tension. Avec colère. Le romancier y met beaucoup de sincérité, essayant de se tirer d'embarras. Lorsqu'Albin écrit ses derniers mots à sa mère, il parle de l'enchaînement et du chaos dans lesquels la guerre l'a mené: "Je ne dirais même pas que la guerre

pourrait tout. Ce n'est pas la vraie guerre, c'est la guerre civile, quelque chose d'intime, de plus profond. Je suis divisé. Je n'en puis plus. Je ne suis plus vivant, je me demande si je l'ai jamais été... ».

L'instituteur Albin Leblanc ne reverra jamais plus ses élèves. Il mourra pour avoir accepté d'affronter une grande cause. Il mourra, quant à lui, pour n'avoir pas choisi sa mère à un engrenage colonial dont la défaite était inéluctable.

Azzeddine Mabrouki

Texte N°2

El-Moudjahid du 11/09/1983, p.7

Rubrique: Culture

Sur fond de désert

Voici un ouvrage qui ramène curieusement à la mémoire la peu glorieuse odyssée de Lawrence (dit d'Arabie) que certains lecteurs nostalgiques n'hésitent pas à refeuilleter chaque fois qu'ils subissent une irrésistible poussée de regrets de ce temps où, sur les terres de l'immense empire colonial, le soleil ne se couchait jamais. Il y a tout lieu de penser que l'équipée arabe de l'aventurier britannique n'est exclue ni des sources d'inspiration ni des spéculations plus ou moins commerciales de l'auteur lorsqu'il a exhumé l'histoire de cet autre aventurier européen que fascinaient les sables chauds de l'Orient et les délices sauvages de la vie bédouine.

Cet homme au nom bizarre de parasite, c'est le chevalier Julien Lascaris de Vintimille qui, durant la première décennie du siècle dernier, coulait dans un quartier de Damas sous domination ottomane, des jours mornes et sordides d'époux malheureux, de père indigne, d'ambitieux déçu et vieillissant. Ce quinquagénaire, aristocrate de province, dignitaire de l'Ordre de Malte, qui rêvait le rôle politique de gloire et de réceptions éclatantes dans la cour de Napoléon, alors au sommet de ses prouesses impériales, crouissait dans la déchéance. Jusqu'au jour où, par l'entremise de Drovetti, consul français en Egypte, lui est confiée l'exaltante mission de gagner les tribus nomades de Syrie à la cause française de façon que les troupes de Napoléon puissent opérer en Turquie une campagne à l'image de celle qui les conduisit au cœur de la Russie.

Dès lors, pour Lascaris et son fidèle Fathallah, chrétien du terroir, se tisse peu à peu une intrigue sur fond de sable, toute de senteurs exotiques, de chevauchées, de chasses au faucon et autres éléments sans lesquels un roman d'aventures ne mériterait pas son nom. Qu'importe que Lascaris d'Arabie soit resté sur sa faim, qu'il n'ait plus joué le rôle politique éminent dont il rêvait ni au service de la France, ni à celui de l'Angleterre qui venait de mettre fin à l'aventure napoléonienne !

L'histoire, s'il elle n'est vraie – comme le suggère l'auteur – reposerait sur des faits authentiques. Ce qui est à noter, c'est surtout le traitement littéraire qui fait que Jean Soublin, en laissant l'initiative du propos, tour à tour à chacun des protagonistes du récit, lui confère tous les traits de l'authenticité. Plus encore, au-delà du personnage de Lascaris et des Européens qui évoluent autour d'un monde auquel ils s'efforcent en vain de comprendre quelque chose, la particularité de ce roman – le premier de Jean Soublin – ne fait pas les habituelles concessions à l'exotisme, pas plus qu'il ne verse dans cet européocentrisme pour lequel tout le reste est curiosité. Ses descriptions du désert, sans avoir l'envergure des grandes envolées souvent lues dans les romans à même décor, ne manquent ni de réalisme ni d'émotion comme en témoignent les pages consacrées à la vie des nomades de Syrie.

Lascaris d'Arabie n'est certainement pas un roman historique, il n'en rend pas moins compte de l'atmosphère politique marquée au début du 19^e siècle par les rivalités entre les puissances coloniales, l'objet de leurs convoitises étant ce monde considéré sauvage et sans identité dont ils ont aliéné la liberté jusqu'aux grands mouvements de libération du milieu du 20^e siècle.

M. A.

(*) *Lascaris d'Arabie*, de Jean Soublin, roman, Editions du Seuil, Paris, 1983, 256 p.

Texte N°3

Le Monde du 11/02/1983, p.13

Rubrique: Le Monde des Livres

Les Serpents, de Pierre Bourgeade

Innocence perdue

Les collections de recherche qu'entretiennent certains grands éditeurs ne vont pas sans inconvénient. Certes, elles drainent les lecteurs essayeurs de plâtres, s'il en reste, mais leur réputation d'opacité décourage un public élargi qui, bien souvent y trouverait son compte. Voyez "Le Chemin" chez Gallimard. Nombre de ses auteurs ne semblent s'y maintenir que par fidélité au directeur de la collection, Georges Lambrichs. Leur lisibilité et leur classicisme leur devraient valoir la fameuse couverture blanche à liséré rouge. C'est le cas de Le Clézio, Trassard et, aujourd'hui, dans des genres différents mais pareillement accessibles, de Pierre Bourgeade et Michel Chaillou.

Les Immortelles ou *New York Party* justifiaient, à la rigueur que Bourgeade se maintînt dans le ghetto d'une collection expérimentale ; pas *Les Serpents*. Voilà un livre particulièrement limpide sur le sujet le moins abstrait qui soit: la guerre d'Algérie.

Albin, le bien-nommé, est la candeur même. Instituteur à peine sorti des jupes maternelles, il est encore sursitaire et puceau lorsque la France l'envoie "pacifier" la Kabylie, via Marseille et Tizi- Ouzou. Au quartier, les anciens d' " Indo " lui apprennent à la fois la vie et comment la perdre. Par vie, il faut entendre au sens militaire: le boxon.

Le jour où Paris parle d'autodétermination, Albin se pâme dans les bras d'une dame à bec-de-lièvre et dent d'or, qui sera déchiquetée, peu après par une bombe. Il découvre ainsi que l'histoire s'écrit à notre insu, fût-ce avec notre sang.

Autre enseignement: au camp de M' Silah, il apprend que le salut de l'armée réside dans le salut aux supérieurs et dans quelques préjugés soigneusement contrastés: l'Arabe est inférieur, sobre, fourbe, fier, paresseux, cruel, silencieux, vindicatif. Autant de sornettes qui s'effondrent à l'épreuve des faits et des balles.

Les bons sentiments, eux non plus, ne résistent pas aux lois du terrain. Qu'Albin se déclare opposé à la torture, et il se trouve aussitôt des baroudeurs pour lui montrer des photos d'innocents égorgés par des rebelles, pour évoquer la violence partout présente, pour la glorifier telle qu'elle éclatait dans les jeux de désir des bas-fonds de Saïgon, ou pour sortir son colt...

Avec l'entêtement des fragiles, Albin réitère sa protestation et offre de démissionner, au vu d'une exécution sommaire maquillée en évasion. Cette fois, c'est décidé, les juges militaires apprécieront. Un convoi conduit le redresseur de torts à Alger, menottes aux mains. Embuscade. Albin, blessé, se cache dans une grotte avec son lieutenant ; ils mangent du lézard. Des rebelles les découvrent, libèrent l'instituteur pour prix de sa protestation contre les sévices, et emmènent le gradé.

Enchaînement habituel: l'armée française ratisse et ratonne pour retrouver le captif. Les gardiens sont repris. Albin fait celui qui ne les reconnaît pas, pour leur éviter le pire. En vain: le lieutenant a été achevé, et les rebelles seront torturés à mort des mains mêmes du petit instituteur qui, de honte, se suicidera. Sa lettre d'explication ne sera pas transmise à sa mère, à qui le narrateur fera croire, le temps que dure l'imagination romancière, qu'Albin vit encore.

A la fin, Pierre Bourgeade dévie vers le personnage annexe de l'instituteur qui a remplacé son héros, puis épousé la mère. Il se livre à des considérations sur le métier d'écrivain, et multiplie les histoires de castration réelle ou symbolique, en écho à la psychologie œdipienne d'Albin.

On se passerait de ces ajouts. L'aventure du rappelé se suffit à elle-même. Elle a la force des récits laconiques, purs d'explications et de jugements. Mieux que tout commentaire politique ou freudien, les faits parlent, hurlent. Un gentil humaniste hostile à la torture finit par pratiquer ce qu'il exècre. L'engrenage de la guérilla a voulu que fidélité, trahison et pitié dressent, une fois de plus, leurs sales contradictions. Pierre Bourgeade, en homme de théâtre économe d'effets et de grands mots, ramène à l'extrême dépouillement ce tragique de l'innocence impossible.

Bertrand Poirot-Delpech

(*) *Les Serpents*, de Pierre Bourgeade, Gallimard, Collection "Le Chemin", 274 p., 85 F.

Texte No 4:

Le Monde du 09/12/1983, p. 21

Rubrique: Le Monde des livres

Lascaris d'Arabie, ou les petitessees des grandes aventures

Un premier roman qui mélange avec une grande habileté l'histoire véritable et la fiction pour ressusciter un lointain précurseur de T.E. Lawrence.

Jean Soublin a le goût du luxe et de l'ironie ; ses personnages, celui de l'Orient et la domination. Son livre est en quelque sorte la réussite de cette rencontre. L'auteur met en scène, sous forme de lettres et

d'écrits intimes, les états d'âmes de quelques orientalistes douteux, avec une égale et brillante maîtrise de la fiction et de la réalité. La vraisemblance des propos est troublante dès les premières lignes. Ainsi, sous la dictée de Jean Soublin, Drovetti, consul à Alexandrie de triste renommée, note dans ses mémoires en 1809: "Débarquer en Syrie tandis que les Russes dévalent le Caucase. Partager une fois pour toutes l'Empire ottoman. De là, attaquer l'Inde. Evidemment, le vieux rêve du général en chef devenu, grâce à moi, projet de l'Empereur. Mais pour cela, il faut l'alliance des bédouins...Il nous faut un homme, dit Sylvestre, mais qui ?...Et comment s'appelait-il donc, ce percepteur lunatique que nous avions au Caire en l'an VIII et qui savait si bien l'arabe ?"

Drovetti et Sylvestre de Sacy (père incontesté de l'orientalisme) apparaissent ici aussi préoccupés l'un et l'autre par la grandeur de l'Empire que par leurs collections d'antiquités. Ce dont on est sûr, c'est que les projets et la collection que leur prête l'auteur sont totalement inventés. Il n'en demeure pas moins que Lascaris de Vintimille a bien existé et qu'il fut sans aucun doute cet aventurier du désert syrien, parti pour une sombre mission et finalement trompé par les intrigues du pouvoir et par sa propre exaltation.

"La calme certitude de la vanité des choses":

Cet homme bénéficiait à la fois de la connaissance de l'arabe et de l'expérience de l'échec. Lui qui vivait dans l'ombre, oublié de tous et de sa propre femme, condamné à dispenser quelques cours de violon pour survivre à l'ingratitude. Nul n'était mieux préparé aux intempéries de la gloire et aux petites des grandes aventures. Il prit en 1811 le chemin du désert en compagnie d'un guide nommé Fathallah, serviteur tour à tour ironique et subjugué par les aventures de son maître. L'auteur est mis à l'épreuve par la reconstitution des propos et de la mentalité de Fathallah, qu'il cherche à saisir dans un style hésitant et laborieux. C'est peut-être la seule faiblesse du livre.

A la tête des secrets de l'Empire et d'une collection de tribus bédouines dont il allait à lui seul percer tous les mystères, Lascaris était au comble de son rêve. Jean Soublin nous rend le personnage dans toute la splendeur d'un romantisme voué, quoi qu'il arrive, à la médiocrité. Toutefois, son sens du risque et de l'aventure était réel et le rend attachant malgré nous, lorsque les lâches combines de ses commanditaires le livrent sans merci à toutes les déconvenues de la trahison.

Un siècle avant Lawrence d'Arabie, Lascaris, personnage de bien moindre envergure, avait subi la même fascination ambiguë pour l'Orient, les mêmes passions si étrangères à l'habituel confort des consuls européens.

En ce sens, il ne fut pas seulement un vulgaire espion. Il ira même jusqu'à échanger quelques-uns de ses préjugés contre quelques scrupules. Et, quand les alliances et les mésalliances auxquelles il se prêta se retournèrent contre lui, il dut se rendre à l'évidence de son triste destin. Ce qui nous vaut de très belles pages du journal d'un raté.

L'auteur fait dire à Lascaris, en mars 1817, quelques jours avant qu'il ne meure: "La mort rôde autour de moi. La déjouer, mais comment ? De Mokattan au Nilomètre une odeur de poison flotte sur le Caire. Cette ville méphitique a vécu à l'époque des lacets, prestement ajustés au cou des factieux qu'on étrangle, elle a connu le suintement gras du sang: cette citadelle où je vis en est tout imprégnée. On en est aujourd'hui à l'ère du poison, "le mauvais café" qu'on offre avec cérémonie, guettant d'un œil anxieux les premiers symptômes: lassitude soudaine, spasmes puis révolutions, vomissements enfin, tardifs et inutiles, que les esclaves tout à l'heure viendront laver."

Contemporain de l'inoubliable Lady Hester Stanhope, encore appelée "reine de Damas" ou "châtelaine du Liban", qui rêvait – quant à elle – d'être célébrée à Palmyre avec les honneurs dus à la reine Zénobie. Lascaris lui écrit en octobre 1812: "Au désert, Milady, j'ai découvert la calme certitude de la vanité des choses..."

L'aventure n'est pas sans danger, mais que signifie le danger pour des âmes comme les nôtres, trempées dans les vicissitudes et que le commandement des autres a mené à la domination de soi-même ?

Ces deux aventuriers avaient au moins en commun le courage et la fatuité. En réalité, on sait par Meyron, le fidèle compagnon de Lady Stanhope, qu'elle connut Lascaris pour qui elle éprouva d'abord des sentiments de grande sympathie, puis de rejet et de haine.

Sans jamais céder aux facilités littéraires que l'on peut dénoncer ici ou là dans un roman historique, Soublin a l'art de troubler le lecteur par une maîtrise qui ne dit rien d'elle-même, à la manière d'un acteur qui improvise au moment d'un trou sans rien laisser paraître. Il fallait, pour que Lascaris revive, tout le talent que lui prêtait l'auteur.

Dominique Eddé

(*) *Lascaris d'Arabie*, de Jean Soublin, Le Seuil, 256 p. 65 F.

Comment chacun des journalistes-critiques (4) algériens ou français lit-il une même œuvre ? L'appréciation est-elle identique dans chacun des discours ? Les rapports critique – œuvre – cible demeurent-ils constants ?

Telles sont les interrogations qui vont, dans les pages qui suivent, guider notre réflexion.

ANALYSE DISCURSIVE

L'on sait que tout contrat de communication obéit à des contraintes situationnelles (données externes) et des contraintes discursives (données internes). Comme notre corpus porte sur le discours d'information médiatique (discours de presse), nous aurons:

1) Contraintes situationnelles

Les comptes rendus de critique littéraire, dont se compose notre corpus, font partie d'un support médiatique (ici presse écrite) et, par conséquent, participent du cadre situationnel de ce support. A ce titre:

a) Ces textes font partie d'une machine à traiter l'événement-actualité qui exige que soit opéré un choix de l'événement. Ici, le choix s'impose à l'instance médiatique (*El-Moudjahid* et *Le Monde*): parution de 2 romans français sur la scène publique.

b) Ces textes doivent satisfaire à la finalité du contrat de communication médiatique qui constitue une tension entre deux visées:

- ☐ Visée de " faire savoir " ou " visée d'information ".
- ☐ Visée de " faire ressentir " ou " visée de captation ".

Pour répondre à l'exigence de la première visée, le journaliste-critique algérien ou français est tenu d'informer sa cible (instance réceptrice interne) et d'une manière générale le public (instance réceptrice externe). C'est pourquoi, il déploiera une double activité: celle de description et d'explication. Par rapport à la seconde, il essaiera de capter le plus grand nombre possible de lecteurs en faisant surtout prévaloir ses compétences de séduction. C'est grâce à une argumentation qui déclenchera surtout les ressorts émotionnels qu'il arrivera à ses fins: plaire et séduire.

2) Contraintes discursives

Celles-ci sont assujetties à 3 espaces:

- **Un espace de locution:** c'est le lieu où le sujet parlant doit résoudre le problème de sa prise de parole: au nom de quoi le fait-il ? Dans notre corpus, il s'agit de journalistes (algériens et français), spécialistes dans le genre " critique littéraire ", servant donc d'intermédiaires entre l'événement (la parution de l'œuvre littéraire sur le marché commercial) et le public: informer ce dernier.

- **Un espace de relation:** c'est le lieu où s'établissent les rapports de force ou d'alliance, d'inclusion ou d'exclusion, d'agression ou de connivence entre le locuteur et son interlocuteur.

- **Un espace de thématisation:** C'est le lieu où le sujet parlant organise le thème qu'il traite. Cette tâche, évidemment, obéit aux instructions données par les contraintes situationnelles. Il va sans dire que le locuteur dispose d'une manœuvre assez large qui

lui permet de réaliser son “projet de parole” et de déployer les “stratégies discursives” nécessaires pour faire aboutir son acte de communication.

Il convient donc, à présent, de mettre au jour les composantes du dispositif discursif du genre “critique littéraire” tel qu’il transparaît dans le corpus et d’en relever les caractéristiques. Quant aux spécificités de la presse algérienne, elles seront dégagées, comme nous l’avons dit, en examinant les différentes mises en contraste obtenues: Presse algérienne vs Presse française.

3) Les composantes du dispositif discursif et ses caractéristiques

Pour déterminer les composantes du dispositif discursif de notre genre “critique littéraire”, nous allons explorer le corpus en essayant de répondre à 2 questions:

- “De quoi est-il parlé ?”, pour découvrir les objets de référence.
- “De qui est-il parlé ?”, pour découvrir les sujets de l’énonciation.

A la première question, on répondra: du roman sous ses différents aspects: le roman-titre, le roman-genre littéraire, le roman-histoire, le roman-écriture, et de l’auteur.

A la deuxième question, on répondra: du critique, du lecteur et du public.

Du moment qu’il s’agit d’un article, et afin d’éviter les longs développements, nous allons regrouper les caractéristiques de ces rubriques dans des tableaux. Cette disposition fera ressortir les contrastes existants entre la presse algérienne et la presse française.

N. B.: Le signe + signifie: “réponse positive”.

Le signe – signifie: “réponse négative”

a) Le roman-titre

Il s’agit du roman considéré comme un objet matériel mis sur le marché commercial. Cet objet est déterminé dans la critique littéraire par un titre qui le signale de façon discriminatoire par rapport aux autres titres de romans.

Tableau N°1

Journalistes-critiques	Choisit pour l'article un titre qui explicite celui du roman	Se limite au titre du roman	Commente le titre du roman	Met en valeur le titre du roman en le signalant au début de l'article ou après la signature
Azzeddine Mabrouki	+	-	-	+
M. A.	+	-	+	+
Bertrand Poirot-Delpech	+	-	-	+
Dominique Eddé	+	-	+	+

Interprétation: (5)

C'est la visée d'information qui oblige aussi bien les journalistes-critiques algériens que français à choisir pour leurs articles un titre qui explicite celui du roman, sans pour autant, comme pour Azzeddine Mabrouki et Bertrand Poirot-Delpech, à le commenter. Ceci fait partie de la stratégie discursive qui exige de ne pas tout dévoiler à la cible.

Donc, pour ce qui concerne la rubrique "roman-titre", la presse algérienne ne se singularise pas vis-à-vis de son homologue française.

b) Le roman-genre littéraire

Le roman, ici, fait l'objet d'un étiquetage global: le genre littéraire auquel il est censé appartenir.

Tableau N°2

Journalistes-critiques	Réfère au genre "roman" mais sans le justifier	Dénie le genre "roman" et innove	N'arrive pas à trancher parmi différents genres	Mélange le genre "roman" aux autres genres sans aucun discernement
Azzeddine Mabrouki	+	-	-	+
M. A.	+	-	-	-
Bertrand Poirot-Delpech	+	-	-	-
Dominique Eddé	+	-	-	-

Interprétation

Pour ce qui concerne la rubrique "roman-genre littéraire", la presse algérienne est unanime avec sa voisine française pour référer au genre "roman", mais sans aucune justification. Une seule distinction relevée dans le corpus, c'est le mélange sans discernement que fait le journaliste-critique algérien Azzeddine Mabrouki de la catégorie "roman" avec les autres: "mémoires", "chronique":

- "A propos de *Les Serpents*, roman de Pierre Bourgeade".
- " Mémoires d'outre-guerre".
- " Le roman de Pierre Bourgeade".
- " Cette chronique de guerre, c'est son témoignage".

c) Le roman-histoire

Le roman est ici considéré comme un récit. Il s'agit alors de décrire une intrigue, les principaux personnages-héros et leurs actions, la situation dans le temps et l'espace. Le roman est alors présenté sous forme de fragments répartis dans le corps du commentaire.

Tableau N°3

Journalistes-critiques	Procède par allusions à l'histoire qu'il intègre dans le commentaire	Présente l'histoire sous forme de résumé en bloc, séparément du commentaire	Fait appel à l'image pour illustrer l'histoire (6)	Reste fidèle à l'histoire du roman	Déforme les faits de l'histoire
Azzeddine Mabrouki	+	-	+	-	+
M. A.	+	-	-	+	-
Bertrand Poirot-Delpech	+	-	-	+	-
Dominique Eddé	+	-	-	+	-

Interprétation:

La presse algérienne, au même titre que la presse française, ne présente pas l'histoire romanesque sous forme de résumé en bloc séparément du commentaire, mais procède par allusions à l'histoire qu'elle intègre dans le commentaire, fait parfois appel à l'image pour illustrer l'histoire, mais trait particulier, déforme parfois les faits, comme le fait le journaliste-critique Azzeddine Mabrouki lorsqu'il laisse entendre que le personnage principal du roman *Les Serpents*, Albin Leblanc a été tué au combat, alors qu'en réalité, il s'est suicidé: "L'instituteur Albin Leblanc ne reverra jamais plus ses élèves. Il mourra pour avoir accepté d'affronter une grande cause. Il mourra, quant à lui, pour n'avoir pas choisi sa mère à un engrenage colonial dont la défaite était inéluctable." Pourquoi cette déformation des faits ? Tromper la cible est un acte bénin pourvu qu'on la capte, qu'on la persuade d'acheter le roman. Capter coûte que coûte quitte à désinformer.

d) Le roman-écriture

Ici, le roman est considéré du point de vue de la technique d'écriture. Le traitement de cet aspect du roman n'est pas très développé ni dans la presse algérienne ni chez sa sœur française. Seules quelques allusions intégrées dans le commentaire y font référence.

Tableau N°4

Journalistes-critiques	Traite cette rubrique	En parle explicitement	En parle implicitement
Azzeddine Mabrouki	-	-	-
M. A.	+	-	+
Bertrand Poirot-Delpech	+	-	+
Dominique Eddé	+	+	-

Interprétation:

El-Moudjahid étant un journal à cible plutôt populaire (pas de distinction entre couches intellectuelles et non intellectuelles), n'accorde pas beaucoup d'importance au côté technique de l'écriture comme le fait le journal *Le Monde*, média à cible plus élitiste car s'adressant surtout à des couches intellectuelles. D'où dans la presse algérienne, des allusions uniquement, comme on l'observe chez le journaliste-critique M. A.: " Ses descriptions du désert, sans avoir l'envergure des grandes envolées souvent lues dans les romans à même décor... ".

e) L'auteur

L'auteur est présenté par la critique littéraire comme l'agent principal ayant réalisé l'ouvrage (sous ses différents aspects précédemment répertoriés). Cet être est présenté en tant qu'individu, écrivain et narrateur.

☐ **L'auteur-individu:**

C'est l'être présenté en tant que témoin d'une histoire personnelle dans un contexte historique.

Tableau N°5

Journalistes-critiques	Traite cette rubrique	Renforce son dire par l'image	Se borne à l'image seulement
Azzeddine Mabrouki	+	-	-
M. A.	+	-	-
Bertrand Poirot-Delpech	-	-	-
Dominique Eddé	-	-	-

Interprétation:

D'après ce tableau, il s'avère que la presse algérienne accorde de l'importance à la rubrique " auteur-invidu " plus que la presse française. Ceci s'explique par le fait qu'il s'agit d'auteurs français (Pierre Bourgeade et Jean Soublin) inconnus du public algérien en tant qu'individus. *El-Moudjahid* ne fait ici que remplir donc son contrat de communication médiatique (informer): " Pierre Bourgeade relate ici des faits dont il a été témoin (...). Cette chronique de guerre, c'est son témoignage (...) sur sa participation aux " événements " d'Algérie.

☐ **L'auteur-écrivain:**

C'est l'être présenté en tant que témoin d'un projet d'écriture.

Tableau N°6

Journalistes-critiques	Traite cette rubrique	Traite cette rubrique brièvement	S'étale longuement sur cette rubrique
Azzeddine Mabrouki	+	-	+
M. A.	+	+	-
Bertrand Poirot-Delpech	+	+	-
Dominique Eddé	+	-	+

Interprétation:

La presse algérienne, aussi bien que la presse française, se doit d'honorer son contrat médiatique (répondre à la visée d'information). C'est la raison pour laquelle elle traite cette rubrique tantôt brièvement (pour susciter davantage la curiosité) tantôt en détaillant comme le fait Azzeddine Mabrouki: " Bourgeade est connu en France comme un grand écrivain. Il a touché à tout avec beaucoup de talent. Au roman déjà: *Les Immortelles*, *New York Party*, *la Rose rouge*, *La Ville grise*, etc. Au théâtre: *Le Procès de Charles Baudelaire*, *Orden*, *Fragments pour Che Guevara*, *Deutches Requiem*. A l'essai: *Bonjour*, *Man Ray* ; *la France à l'abattoir*. "

☐ **L'auteur-narrateur:**

Il s'agit de l'être présenté en tant que sujet racontant une histoire.

Tableau N°7

Journalistes-critiques	Traite cette rubrique	Traite cette rubrique brièvement	S'étale longuement sur cette rubrique
Azzeddine Mabrouki	+	+	-
M. A.	+	-	+
Bertrand Poirot-Delpech	+	-	+
Dominique Eddé	-	-	-

Interprétation:

Cherchant à remplir pleinement leur tâche d'informateurs, les journalistes-critiques algériens, au même titre que leur confrère français Bertrand Poirot-Delpech, traitent cette rubrique et y insistent parfois longuement, comme par exemple M. A. qui distingue le narrateur-historien du narrateur-conteur (c'est-à-dire inventeur des faits):

- " Il a exhumé l'histoire de cet autre aventurier européen (...), c'est le chevalier Julien Lascaris de Vintimille " (faits historiques);

- “ Une intrigue sur fond de sable, toute de senteurs exotiques, de chevauchées, de chasses au faucon et autres éléments sans lesquels un roman d’aventure ne mériterait pas son nom ” (faits inventés).

f) Les sujets de l'énonciation

D’après les instructions données par le cadre situationnel de la critique littéraire, nous savons que se trouvent en présence deux partenaires: du côté de la production, un sujet journaliste-critique, de l’autre, c’est-à-dire de la réception, un sujet-lecteur de l’article (instance-cible) – lecteur potentiel ou effectif (instance-externe), bien que dans la mise en scène discursive n’apparaisse qu’un seul sujet: l’énonciateur. Examinons, à présent, les différents comportements de celui-ci.

Tableau N°8

Journalistes-critiques	S’implique seul dans l’énonciation	S’y implique et y implique sa cible	Ne s’y implique pas et n’y implique pas sa cible
Azzeddine Mabrouki	-	+	-
M. A.	+	-	-
Bertrand Poirot-Delpech	-	+	-
Dominique Eddé	-	+	-

Interprétation:

Si les journalistes-critiques français s’impliquent dans leur énonciation et y impliquent leurs destinataires (rapports de connivence), leurs homologues algériens, en revanche, tantôt s’y impliquent seuls, tantôt y associent leurs partenaires. Dans tous les cas, l’implication transparaît à travers les pronoms, adjectifs, verbes et adverbes de modalités. Par exemple:

- “ Dans *Les Serpents*, on sent que Pierre Bourgeade... ”.

Ici, on = nous = locuteur + interlocuteur: Le locuteur associe l’interlocuteur à son dire.

- “Lascaris d’Arabie n’est certainement pas un roman historique ”. Certainement = adverbe de modalité d’énonciation exprimant la “ certitude ”: seul le locuteur est impliqué dans cette modalité.

Reste à examiner, enfin, l’autre aspect du comportement de l’énonciateur – aspect intrinsèquement lié au précédent -, celui relatif à l’argumentation.

g) La mise en argumentation

Le journaliste-critique dispose, comme nous l’avons vu, d’un espace de manœuvre assez large qui lui permet de réaliser son “ projet de parole ”. Cet espace est celui des “ stratégies ” utilisées par le locuteur pour “ informer ” et en même temps “ capter ” son interlocuteur, le “ séduire ”, l’amener à acheter le roman. Le dispositif varie selon qu’il s’agit de la presse algérienne ou de sa sœur française.

Tableau N°9

Journalistes-critiques	Utilise des arguments pragmatiques	Utilise des arguments littéraires	Utilise des arguments politiques
Azzeddine Mabrouki	+	-	+
M. A.	+	-	+
Bertrand Poirot-Delpech	-	+	-
Dominique Eddé	-	+	-

Interprétation:

C'est dans la mise en argumentation discursive que la presse algérienne et la presse française s'opposent nettement: les journalistes-critiques algériens font l'éloge du roman français uniquement quand ils jugent que celui-ci remplit certains paramètres pragmatiques: "utile", car prenant partie pour la "cause algérienne", ou exempt d' "exotisme" ou d' "européocentrisme": "Il n'est pas inutile que quelqu'un comme Bourgeade fasse le point sur une période qu'il a vécue, au moment où, dans son pays, se développe une fois de plus une infamante campagne raciste contre la communauté des travailleurs émigrés".(...) "La particularité de ce roman – le premier de Jean Soublin – ne fait pas les habituelles concessions à l'exotisme, pas plus qu'il ne verse dans cet européocentrisme pour lequel tout le reste est curiosité." A l'opposé, les journalistes-critiques français apprécient leurs romans exclusivement par rapport à leur valeur littéraire (thème, enchaînement du récit, éloge du savoir-faire de l'auteur-écrivain, etc.). Qu'on en juge: "A la fin, Pierre Bourgeade dévie vers le personnage annexe de l'instituteur qui a remplacé son héros, puis épousé la mère. Il se livre à des considérations sur le métier d'écrivain(...) On se passerait de ces ajouts. L'aventure du rappelé se suffit à elle-même. Elle a la force des récits laconiques, purs d'explications et de jugements." (...) "Sans jamais céder aux facilités littéraires que l'on peut dénoncer ici ou là dans un roman historique, Soublin a l'art de troubler le lecteur par une maîtrise qui ne dit rien d'elle-même, à la manière d'un acteur qui improvise au moment d'un trou sans rien laisser paraître. Il fallait, pour que Lascaris revive, tout le talent que lui prête l'auteur. "

CONCLUSION

Comme nous venons de le voir dans les différentes mises en contraste, chaque journaliste-critique construit son "récit événementiel" selon sa propre "compétence discursive" à laquelle il appartient, c'est-à-dire conformément à des représentations sociales imaginaires exclusives à celle-ci. Le discours journalistique critique algérien, face à des romans français à contexte historique colonial, devient un discours fortement marqué politiquement, un discours politico-révolutionnaire, anti-colonialiste (7). On tente de capter la cible en employant des arguments politiques auxquels adhère cette dernière. On fait vibrer la fibre patriotique pour associer le partenaire à son dire,

l'amener à acquérir le roman (quitte même à déformer, s'il le faut, les faits, comme le fait Azzeddine Mabrouki), car, chez le journaliste ce qui prime dans cette situation, en définitive, c'est la logique commerciale (8). Dans la presse française, point de tout cela. Le scripteur tente d'informer et de capter l'instance-cible en se limitant au fait littéraire seulement, en s'abstenant d'utiliser des arguments chargés politiquement, comme c'est le cas dans le discours d'information médiatique algérien. On "dépolitise" en quelque sorte l'atmosphère au moyen d'un vocabulaire dont les termes produisent des sens nettement atténués politiquement ("guerre d'Algérie", "tragique de l'innocence", etc.).

Notes

- (1) Aucune taxinomie ou typologie n'a de sens que dans la comparaison différentielle. Autrement dit, si nous voulons faire ressortir les spécificités de la presse algérienne, il est nécessaire de trouver à celle-ci un vis-à-vis. Nous avons choisi pour notre part la presse française.
- (2) Par "hasard", nous voulons dire que nous n'avons pas ciblé particulièrement l'année 1983, mais qu'elle s'est imposée à nous en quelque sorte, puisque c'est lors de nos différentes manipulations des archives de presse que nous avons découvert ces comptes rendus.
- (3) Notre enquête sur les initiales M. A. a permis de découvrir que l'auteur de cet article n'est autre que le journaliste-écrivain Mouloud Achour.
- (4) L'appellation journaliste-critique qui renvoie à un journaliste spécialisé dans la critique, ici critique littéraire journalistique, n'est pas de notre invention. Nous l'avons empruntée à Patrick Charaudeau qui l'emploie en de maintes occasions (Cf, par exemple, l'article cité en bibliographie: "La critique cinématographique: Faire voir et faire parler").
- (5) Le terme interprétation signifie ici pour nous commentaire du tableau.
- (6) Dans l'article de Azzeddine Mabrouki s'étale dans le corps du texte une grande image représentant un soldat français, mitraillette au poing, fouillant un maquis.
- (7) Ce discours journalistique des années 80 ne doit pas s'inscrire en porte-à-faux, par rapport à l'idéologie du Parti unique.
- (8) Cela est vrai même en contexte algérien des années 80 fondé sur le monopole de la SNED (société nationale d'édition et de diffusion).

Références bibliographiques

1. F. Balle, *Médias et sociétés*, Paris, Précis Domat-Montchrestien, 1994, 7^e éd.
2. R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, Seuil, collection "Essais", Paris, 1985.
3. P. Charaudeau, *Langage et discours*, Hachette-Université, Paris, 1983.
4. P. Charaudeau, "La critique cinématographique: Faire voir et faire parler" in *La Presse: Produit, production, réception*, Paris, Didier Erudition, 1988, collection "Langages, Discours et Sociétés", CAD.
5. P. Charaudeau, *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette, 1992.
6. P. Charaudeau, "Le contrat de communication de l'information médiatique", in *Le Français dans le Monde*, collection "Recherches et Applications", Numéro spécial, Juillet 1994, Hachette Edicef.
7. P. Charaudeau, *Le Discours d'information médiatique*, Nathan-Ina, 1997.
8. M.S. Chehad, *Etude dans la presse algérienne de textes de critique littéraire*, Thèse de Doctorat (sous la direction de P. Charaudeau), Université de Paris XIII, 1999.

9. F. Cicurel, “ *Les scénarios d’information dans la presse quotidienne* ”, in *Le Français dans le Monde*, collection “ Recherches et Applications ”, Numéro spécial, Juillet 1994, Hachette Edicef.
10. A.J. Greimas, *Du Sens, Essais sémiologiques*, Paris, 1970.
11. A.J. Greimas, *Introduction à l’analyse du discours en sciences sociales*, Hachette-Université, 1979.
12. A.J. Greimas, *Du Sens II*, Paris, 1983.
13. J. Kristeva, *Semiotike, Recherches pour une sémanalyse*, Paris, 1970.
14. M. Mathien, *Le Système médiatique: Le journal dans son environnement*, Paris, Hachette, 1989, Collection “ Langue, linguistique, communication ”.
15. M. Mathien, *Les Journalistes et le système médiatique*, Paris, Hachette-Université, 1992. □